L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 24 AVRIL 1881.

LE TRIBUT DE ZAMORA.

Opéra en 4 actes, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Brésil, musique de M. Charles Gounod.

Le huis-clos sévère de la répétition générale a surexcité au plus haut point, chez les reporters et les courrérieses de théâtre, le désir de connaître ce que l'on tenait à leur cacher avec tant d'obstination. Tout le monde s'est mis en campagne, et l'on est parvenu à savoir pas mal de choses.

Le *Figaro*, dans cette chasse aux indiscrétions, ne sera pas moins bien renseigné que ses confrères. Nous allons donc raconter à nos lecteurs, acte par acte, le *Tribut de Zamora*. Les spectateurs de la première représentation n'en saviront qu'avec plus d'intérêt le dénouement de l'action imaginée par MM. d'Ennery et Brésil et qui se passe au milieu du IXe siècle.

PREMIER ACTE.

Décor de MM. Rubé et Chaperon.

Une place publique d'Oviédo.—A gauche, premier plan, avec croisée en retrait, faisant face au public, la petite maison de Xalma.—A gauche, le palais du roi. Au fond, la cathédrale.—Au lever du rideau, on attache des guirlandes de fleurs à la demeure de Xalma.

Manoël Diaz va épouser Xalma, lorsque arrive, à cheval, une troupe d'Arabes et de Berbères, ayant à leur tête Ben-Saïd, ambassadeur du khalife de Cordoue, qui vient réclamer à Ramire II, roi d'Oviédo, le tribut de Zamora, c'est-à-dire la livraison de vingt jeunes filles. Ben-Saïd, qui remarque Xalma, s'éprend d'elle et se montre fort satisfait, quand le sort désigne, parmi les vingt captives, la belle fiancée du soldat espagnol.

Le peuple, furieux, veut se révolter. Manoël supplie le roi de donner le signal de la révolte, mais Ramire répond que le moment n'est pas venu, que la dernière guerre a épuisé le pays. Bref, les Sarrasins emmènent les pauvres jeunes filles.

DEUXIÈME ACTE

Décor de M. J.-B. Lavastre

Site pittoresque, rives de l'Ouad-el-Kébir, devant Cordoue. Pont fortifié fermé par une haute tour carrée.—De l'autre côté du fleuve, Cordoue avec ses minarets.—A l'horizon, une chaîne de montagnes bleues.—Au premier plan, à droite, l'entrée d'une sorte de caravansérail.

Pendant que les soldats maures chantent l'anniversaire de la bataille de Zamora, un officier arabe, Hadjar, frère de Ben-Saïd, protège contre eux une pauvre folle, Hermosa, l'inoffensive espagnole qui étoufa jadis à Ben-Saïd.

—Respectez son malheur, leur réplique-t-il, car le Coran l'a dit :

Tiens pour saints les fous ; sinon, sois maudit !

Ben-Saïd revient d'Oviédo avec son cortège, dans lequel s'est glissé Manoël, déguisé en soldat Berbère. Manoël est reconnu par Hadjar, à qui il a sauvé la vie dans la dernière guerre, sur le champ de bataille.

C'est alors qu'Hadjar, mis au courant de l'amour de Manoël et de Xalma, jure à son généreux sauveur qu'il faidera à racheter la captive. Malheureusement, lorsque la vente des jeunes prisonnières a lieu, Ben-Saïd, de plus en plus amoureux, surenchérit jusqu'à 10,000 drames d'or. C'est à lui qu'est adjugée la pauvre Xalma. Il l'emmène dans son harem.

TROISIÈME ACTE.

Décor de MM. Lavastre aîné et Carpezat.

Palais de Ben-Saïd.—Grands arceaux mauresques.—A droite, dans une sorte de pan coupé faisant face au public, un de ces arceaux livre passage à un balcon au-dessus duquel on entrevoit un abîme.

Ben-Saïd supplie Xalma de chasser sa tristesse et de lui rendre amour pour amour. Pendant que la jeune fille résiste à ses prières et mêmes à ses menaces, Hadjar entre avec Manoël, le présente à son frère comme son sauveur et demande à Ben-Saïd de lui rendre sa chère fiancée.

L'ambassadeur n'entend pas de cette oreille-là. Il offre à Manoël ses palais, ses richesses, mais il ne lui rendra pas Xalma.

Le soldat, exaspéré, insulte et provoque le vizir. Mais il est désarmé facilement, et Ben-Saïd le tient à terre, un genou sur la poitrine, le yataghan sur le cou, quand Xalma entre, se jette aux genoux du farouche musulman et l'implore. Celui-ci ne consent à laisser la vie à Manoël Diaz que si Xalma lui promet ses faveurs.

Xalma répond qu'elle préfère mourir. La mort, du moins, la réunira à celui qu'elle aime. Et elle va s'élancer dans l'abîme, quand Ben Saïd, craignant de la perdre, jure enfin de respecter les jours de son amant, mais à une condition : c'est qu'il partira.

Le malheureux soldat se sent fort humilié, mais contre la force pas de résistance!

Désespéré, Xalma veut mourir, quand elle est rejointe par Hermosa, qui, dans une scène où elle raconte comment son époux fut tué pendant le mariage et l'incendie de Zamora, recouvre un peu de peu la raison et retrouve sa fille dans la jeune captive.

Nota bene—Cette dernière scène est très développée. Elle a été faite évidemment pour mettre en relief les qualités dramatiques de Mlle Krauss. Le récit de la prise de Zamora, détaillé par elle, produira beaucoup d'effet. C'est là qu'elle rappelle et qu'elle redit le chant national que l'on a entendu au premier acte :

Debout, enfants de l'Ibérie!
Haut les armes et haut les cœurs!
Des palmes nous serons vainqueurs
Ou nous mourrons pour la patrie!.....

Dans les coulisses, on appelle cela la *Marseillaise du Tribut de Zamora*.

QUATRIÈME ACTE.

Décor de MM. Rubé et Chaperon.

Les jardins du palais de Ben-Saïd.—A droite, une sorte de porche, précédant l'habitation du chef arabe. A travers les arbres, on entrevoit, par places, un mur crénelé.—A gauche, au fond, un arc monumental, porte praticable à laquelle on accède par quelques marches et qui livre passage à un dehors. Effet puissant de lune sur toute la partie postérieure de la décoration, tandis que les premiers plans sont éclairés brillamment par la lumière rouge venant de l'intérieur de l'habitation.

Manoël a escaladé les murs du palais pour revoir Xalma une dernière fois. Les deux amants fidèles veulent mourir ensemble. Le jeune homme va frapper sa fiancée et se tuer ensuite, quand Hermosa se présente et lui arrache son arme, qu'elle cache dans son sein.

—Ce soir, leur dit-elle, quand Ben-Saïd sera à la mosquée, nous fuirons tous trois!

Restée seule, Manoël et Xalma sont surpris par l'ambassadeur. Cette fois, Manoël sera reconduit sous bonne escorte à la Alcaïde. Ben-Saïd veut bien épargner sa vie, mais il ne veut plus le trouver continuellement sous ses yeux.

Débarrassé de ce gêneur Ben-Saïd devient de plus en plus pressant : il emporte dans ses bras Xalma qui résiste toujours. Mais Hermosa l'arrête, fait rentrer sa fille dans le palais et commence avec le beau chef arabe une scène dramatique où elle le conjure de respecter sa fille et de la lui rendre.

Ben-Saïd, qui la croit encore folle, la traite comme telle. Il a tort, car, au moment où il ne s'y attend pas du tout, Hermosa lui plonge dans la poitrine l'arme qu'elle avait arrachée de la main de Manoël, et Ben-Saïd tombe pour ne se relever..... que lorsque le rideau de l'Opéra sera baissé au bruit des bravos qui rappelleront les créateurs du *Tribut de Zamora*.

Tous! tous! tous!....

Recueilli le lendemain au milieu du grand escalier, de la bouche d'un des administrateurs de Gounod, qui se sont déjà signalés par leur empressement pendant les entr'actes.

—Quel dommage qu'il n'ait écrit que quatre actes!..... le cinquième eût été le meilleur.

Dans sa correspondance adressée au *Courrier des États-Unis*, M. Gaillardet parle en ces termes de la dernière œuvre de M. Gounod :

Le Tribut de Zamora, la nouvelle œuvre de Gounod, représentée le 4 de ce mois sur le théâtre de l'Opéra, n'a pas obtenu grand succès. La pièce n'a été sauvée que par un magnifique chant de guerre de Mlle Krauss, la grande tragédienne lyrique, qui a obtenu un véritable triomphe. Gounod a remporté trois succès dans sa vie, *Faust*, *Mireille* et *Roméo et Juliette*, coupés de trois chutes, la *Reine de Saba*, *Polyeucte* et *Cinq-Mars*. C'est un génie intermittent.

LE MOULE A GUILLEMETS.

La Scène est en Algérie.

Cette année là, le 1er avril tombait un dimanche.

Le caporal Rasoir interpelle dès le matin le fusilier Hemskerke, un Flamand de Hasebrouck, arrivé avec le dernier contingent et lui dit :

—Hemskerke, j'ai besoin d'un homme intelligent pour une course. Mettons-vous en tenue.

Hemskerke flotté se rengorge, bouche son cninturon et passe ses épaulettes.

—Ce soir, leur dit-elle, quand Ben-Saïd sera à la mosquée, nous fuirons tous trois!

Sorti du camp, Hemskerke s'arrête et s'amit sur une borne bâtisant comme Hercule entre le chemin du vice et celui de la vertu. A gauche le chemin de la vertu, quatorze kilomètres, la route poudreuse, Hussein-Dey, les dandys en promenade, les gens qui jouent aux boules, les Mahonnais qui regardent les trompettes comme des bêtes curieuses. Au bout le moule à guillemets. A droite, le chemin du vice. La porte Bab-Azoun, Alger, la foule, les camarades. Au bout, Antonia.

Ainsi que Racine fils, il trouvait deux hommes en lui, et il faisait des raisonnements pareils à ceux de Pantagruel, le jour où mourut Gargamelle, et où naquit Gargantua. Car ce brigand de Rabelais connaissait si bien son monde que chaque fois que l'on veut parler d'un sentiment humain on s'aperçoit qu'il l'avait photographié avant vous et avant l'invention de la photographie.

Il se disait donc :

—Vais-je retourner à Alger? Oui, certes. Car voilà quelque temps que je suis consigné, enfermé entre les murs de la caserne, occupé à vider Thomas et à faire la pelotoon de chasse ; aujourd'hui nous sommes libres et ils me renvoient d'Hérode à Pilate avec leur moule à guillemets, quand cette pauvre Antonia m'attend.

Et d'un autre côté en revanche, ne ferais-je pas mieux d'aller à la Maison-Carrée? Je crois bien que oui. Car ce serait grave de manquer à son service au sortir d'une punition. En outre, tout le mal que je me suis donné ce matin sera perdu si je rentre au quartier sans ce maudit moule à guillemets. Que faire.

Hemskerke en était là de ses raisonnements quand une voiture passa sur la route et l'homme qui était dedans le hala :

—Eh militaire! si l'ont veut prendre de la carriole?

Ma foi, sans regarder la direction, Hemskerke grimpe dans la voiture. Le voyageur était Flamand et propriétaire à la Maison-Carrée. On causa, et il fit beaucoup de surprenant l'aventure de son compatriote. Il lui rappela qu'on était au 1er avril, et lui expliqua la mystification.

—Du reste, continua-t-il, soyez tranquille. Je connais le fourrier de la compagnie qui est à la Maison-Carrée. C'est mon ami. Nous arrangerons ça.

En arrivant à la Maison-Carrée, on fut chercher le fourrier et l'on fit chez le colon un dîner superbe ; après quoi on courut de café en café. On joua aux boules. Le soir, on dîna chez le civil qui avait pris pour pensionnaire une Charentaise si jolie que Hemskerke oublia un peu et oublia tout à fait Antonia. Un clair chasse Pantre.

Alors, le colon dit :

—Fourrier, j'ai été soldat aussi, et il est temps pour vous de rentrer au quartier. Vous allez vous rendre de suite à la caserne Lemercier. Vous demanderez au caporal-fourrier de la troisième le moule à guillemets et me l'apporterez incontinent.

—Tout de suite, caporal.

Hemskerke se met en route au pas de calédé, et arrive à Lemercier, en répétant tout le long du chemin pour ne pas oublier :

—Moule à guillemets. Moule à guillemets.

A la caserne :

—Caporal, je viens de la part du capitaine Rasoir chercher le moule à guillemets.

—Hein!

—Le moule à guillemets. Je suis bien sûr que c'est ça qu'il a dit.

—Moule tout-de-même, pense le caporal.

Pas tout d'un coup, il se rappela que c'était le 1er avril, et la réputation de Rasoir était bien établie, il répliqua :

—Vous tombez mal, mon garçon. Il y a une minute, je vous l'aurais donné tout de suite. Le fourrier de la première du quatrième zouaves vient de l'emporter à la caserne d'Orléans. Marchez vite. Vous le rattraperez.

Hemskerke fut très contrarié. La troupe avait repos ce jour-là. Par suite il ne lui restait le matin. Il venait de finir huit jours de consigne à la suite d'une farce de ses camarades. Pendant qu'il dormait, on avait accroché à sa planche au quart de fer blanc suspendu par trois fils. C'est une aimable plaisanterie qui était déjà pratiquée au milieu dernier dans les casernes des gardes françaises. A ces fils, vous attachez un bout de papier auquel on met le feu. Le papier brûle le fil et l'eau tombe toute à la fois sur le nez du bonhomme endormi.

Quand la chose se passe la nuit, il se réveille en sursaut, pousse un grand cri. Les camarades de rire à gorge déployée. Le sergent-major, logé dans une chambre voisine, accourt indigné. Chacun à l'air de dormir, sauf la victime qui, assise sur son séant, ne s'est pas encore expliqué la chose. Elle est censée avoir commencé comme le lapin, et pais pour tout le monde on allant terminer sa nuit à la salle de police où du moins cet-elle certaine qu'on ne lui jouera plus de pareils tours et pour compléter la fête, on lui ajoute quatre jours de consigne.

Hemskerke en est encore à compter ses journées en ville, Mlle Antonia, une brunette née en mer entre Carthagène et Oran, d'un père italien domicilié à Gibraltar et d'une mère grecque habitant Port-Mahon.

Mais celle-ci, n'est-ce pas, Antonia on peut Antonia, il y a pas d'Antonia qui tienne quand le service parle. Le mieux était de se dépêcher pour rattraper le fourrier des zouaves. Comme dit Lafontaine, il y a des jours où rien ne sert de courir. Il fallait aller jusqu'à la caserne d'Orléans et je vous assure qu'à Alger il fait chaud le premier avril dans la ville escarpée et une fois dans la ville arabe, le pavé est glissant, et la menthe, suivant le proverbe persan, est dure comme le cœur d'un avare.

—Eh, eh, pensez-t-il, nous y voici. Il n'est pas trop tôt. Le fourrier va me donner le moule à guillemets. Je courrai jusqu'aux Ventes et j'aurai encore le temps d'aller trouver Antonia.

Mais le fourrier répondit :

—Mon ami, ce n'est pas pour moi que j'avais emprunté le moule. Je l'ai remis au fourrier de la 2e compagnie du 8e chasseurs, qui sont campés à Mustapha. Les vitriers viennent de débarquer de France et leur moule a été détériorés pendant la traversée. Allez le chercher à Mustapha.

Cette fois là, Hemskerke fut à un pouce d'envoyer le moule aux cinq cent mille grands diables d'enfer et de laisser le caporal Rasoir se débarbouiller lui-même pour trouver son moule à guillemets.

Heureusement, il rejeta bientôt cette pensée inspirée par un regrettable esprit d'indiscipline. Il réfléchit que ce serait une mauvaise note que de manquer à son service le jour d'une punition terminée, et partit pour Mustapha, en se promettant, comme on avait touché la veille les cinq sous du prêt, de se payer le cornichon pour ramir.

Hélas! le fourrier des chasseurs comprit la plaisanterie de suite, et sans vous rendre compte il la rendit terrible. Ne connaissant guère l'Algérie, il ne trouvera rien de mieux que d'envoyer Hemskerke en réclamer à son collègue de la Maison-Carrée.

Or, la Maison-Carrée n'est pas tout près. Comme étape, c'est court. Comme promenade, c'est un peu long. Vous savez la chanson.

Y a trois lieues d'Alger à la Maison-Carrée
Les carapins font ça sans se fatiguer.
Sans se reposer.
Sans prendre de café,
Et sans tuer les chevs de leurs petits sacs.

Sorti du camp, Hemskerke s'arrête et s'amit sur une borne bâtisant comme Hercule entre le chemin du vice et celui de la vertu. Hemskerke s'arrête et s'amit sur une borne bâtisant comme Hercule entre le chemin du vice et celui de la vertu. A gauche le chemin de la vertu, quatorze kilomètres, la route poudreuse, Hussein-Dey, les dandys en promenade, les gens qui jouent aux boules, les Mahonnais qui regardent les trompettes comme des bêtes curieuses. Au bout le moule à guillemets. A droite, le chemin du vice. La porte Bab-Azoun, Alger, la foule, les camarades. Au bout, Antonia.

Ainsi que Racine fils, il trouvait deux hommes en lui, et il faisait des raisonnements pareils à ceux de Pantagruel, le jour où mourut Gargamelle, et où naquit Gargantua. Car ce brigand de Rabelais connaissait si bien son monde que chaque fois que l'on veut parler d'un sentiment humain on s'aperçoit qu'il l'avait photographié avant vous et avant l'invention de la photographie.

Il se disait donc :

—Vais-je retourner à Alger? Oui, certes. Car voilà quelque temps que je suis consigné, enfermé entre les murs de la caserne, occupé à vider Thomas et à faire la pelotoon de chasse ; aujourd'hui nous sommes libres et ils me renvoient d'Hérode à Pilate avec leur moule à guillemets, quand cette pauvre Antonia m'attend.

Et d'un autre côté en revanche, ne ferais-je pas mieux d'aller à la Maison-Carrée? Je crois bien que oui. Car ce serait grave de manquer à son service au sortir d'une punition. En outre, tout le mal que je me suis donné ce matin sera perdu si je rentre au quartier sans ce maudit moule à guillemets. Que faire.

Hemskerke en était là de ses raisonnements quand une voiture passa sur la route et l'homme qui était dedans le hala :

—Eh militaire! si l'ont veut prendre de la carriole?

Ma foi, sans regarder la direction, Hemskerke grimpe dans la voiture. Le voyageur était Flamand et propriétaire à la Maison-Carrée. On causa, et il fit beaucoup de surprenant l'aventure de son compatriote. Il lui rappela qu'on était au 1er avril, et lui expliqua la mystification.

—Du reste, continua-t-il, soyez tranquille. Je connais le fourrier de la compagnie qui est à la Maison-Carrée. C'est mon ami. Nous arrangerons ça.

En arrivant à la Maison-Carrée, on fut chercher le fourrier et l'on fit chez le colon un dîner superbe ; après quoi on courut de café en café. On joua aux boules. Le soir, on dîna chez le civil qui avait pris pour pensionnaire une Charentaise si jolie que Hemskerke oublia un peu et oublia tout à fait Antonia. Un clair chasse Pantre.

Alors, le colon dit :

—Fourrier, j'ai été soldat aussi, et il est temps pour vous de rentrer au quartier. Vous allez vous rendre de suite à la caserne Lemercier. Vous demanderez au caporal-fourrier de la troisième le moule à guillemets et me l'apporterez incontinent.

—Tout de suite, caporal.

Hemskerke se met en route au pas de calédé, et arrive à Lemercier, en répétant tout le long du chemin pour ne pas oublier :

—Moule à guillemets. Moule à guillemets.

A la caserne :

—Caporal, je viens de la part du capitaine Rasoir chercher le moule à guillemets.

—Hein!

—Le moule à guillemets. Je suis bien sûr que c'est ça qu'il a dit.

—Moule tout-de-même, pense le caporal.

Pas tout d'un coup, il se rappela que c'était le 1er avril, et la réputation de Rasoir était bien établie, il répliqua :

—Vous tombez mal, mon garçon. Il y a une minute, je vous l'aurais donné tout de suite. Le fourrier de la première du quatrième zouaves vient de l'emporter à la caserne d'Orléans. Marchez vite. Vous le rattraperez.

Hemskerke fut très contrarié. La troupe avait repos ce jour-là. Par suite il ne lui restait le matin. Il venait de finir huit jours de consigne à la suite d'une farce de ses camarades. Pendant qu'il dormait, on avait accroché à sa planche au quart de fer blanc suspendu par trois fils. C'est une aimable plaisanterie qui était déjà pratiquée au milieu dernier dans les casernes des gardes françaises. A ces fils, vous attachez un bout de papier auquel on met le feu. Le papier brûle le fil et l'eau tombe toute à la fois sur le nez du bonhomme endormi.

Quand la chose se passe la nuit, il se réveille en sursaut, pousse un grand cri. Les camarades de rire à gorge déployée. Le sergent-major, logé dans une chambre voisine, accourt indigné. Chacun à l'air de dormir, sauf la victime qui, assise sur son séant, ne s'est pas encore expliqué la chose. Elle est censée avoir commencé comme le lapin, et pais pour tout le monde en allant terminer sa nuit à la salle de police où du moins cet-elle certaine qu'on ne lui jouera plus de pareils tours et pour compléter la fête, on lui ajoute quatre jours de consigne.

Hemskerke en est encore à compter ses journées en ville, Mlle Antonia, une brunette née en mer entre Carthagène et Oran, d'un père italien domicilié à Gibraltar et d'une mère grecque habitant Port-Mahon.

Mais celle-ci, n'est-ce pas, Antonia on peut Antonia, il y a pas d'Antonia qui tienne quand le service parle. Le mieux était de se dépêcher pour rattraper le fourrier des zouaves. Comme dit Lafontaine, il y a des jours où rien ne sert de courir. Il fallait aller jusqu'à la caserne d'Orléans et je vous assure qu'à Alger il fait chaud le premier avril dans la ville escarpée et une fois dans la ville arabe, le pavé est glissant, et la menthe, suivant le proverbe persan, est dure comme le cœur d'un avare.

—Eh, eh, pensez-t-il, nous y voici. Il n'est pas trop tôt. Le fourrier va me donner le moule à guillemets. Je courrai jusqu'aux Ventes et j'aurai encore le temps d'aller trouver Antonia.

Mais le fourrier répondit :

—Mon ami, ce n'est pas pour moi que j'avais emprunté le moule. Je l'ai remis au fourrier de la 2e compagnie du 8e chasseurs, qui sont campés à Mustapha. Les vitriers viennent de débarquer de France et leur moule a été détériorés pendant la traversée. Allez le chercher à Mustapha.

Cette fois là, Hemskerke fut à un pouce d'envoyer le moule aux cinq cent mille grands diables d'enfer et de laisser le caporal Rasoir se débarbouiller lui-même pour trouver son moule à guillemets.

Heureusement, il rejeta bientôt cette pensée inspirée par un regrettable esprit d'indiscipline. Il réfléchit que ce serait une mauvaise note que de manquer à son service le jour d'une punition terminée, et partit pour Mustapha, en se promettant, comme on avait touché la veille les cinq sous du prêt, de se payer le cornichon pour ramir.

Hélas! le fourrier des chasseurs comprit la plaisanterie de suite, et sans vous rendre compte il la rendit terrible. Ne connaissant guère l'Algérie, il ne trouvera rien de mieux que d'envoyer Hemskerke en réclamer à son collègue de la Maison-Carrée.

Or, la Maison-Carrée n'est pas tout près. Comme étape, c'est court. Comme promenade, c'est un peu long. Vous savez la chanson.

Y a trois lieues d'Alger à la Maison-Carrée
Les carapins font ça sans se fatiguer.
Sans se reposer.
Sans prendre de café,
Et sans tuer les chevs de leurs petits sacs.

Sorti du camp,